

Martine Menès

Entre mère et fille, trans/mission impossible *

Il y a une difficulté particulière dans le lien mère-fille qui tient à l'impossibilité de transmettre un savoir sur ce qu'est être une femme. Et cela commence avec le bain de langage, où il manque des signifiants. S'il en existe quelques-uns répandus pour désigner le sexe des garçons, il en existe une multitude, intime, pour désigner celui des fillettes. Donc déjà l'organe sexuel du garçon se parle en universel, celui de la fille en particulier. Le féminin est un point d'absence linguistique. « Il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots ¹. » Or la réalité n'existe que dite. Là où il n'y a pas de mots pour dire ce qu'est la femme, il ne peut y avoir d'être femme, juste des femmes, une par une. D'où la déclaration de Lacan : la Femme n'existe pas ². « Ce qui s'oppose à l'un du tout de l'homme – et il n'y en a qu'un ... la preuve c'est qu'on le désigne par l'article défini, c'est "les" femmes. »

« Il n'y a pas *La* femme, article défini pour désigner l'universel. Il n'y a pas *La* femme puisque – [...] – de son essence, elle n'est pas toute. » Il n'y a pas l'universel du côté des femmes, une femme, chacune, se rapporte à la fonction phallique de façon singulière, « une par une ³ ».

Petit rappel : pour Lacan, il est clair que « l'homme et la femme, c'est d'abord affaire de langage ⁴ ». À noter qu'il remarquait déjà en 1956 que « la raison de la dissymétrie (homme/femme) se situe au niveau symbolique, elle tient au signifiant ⁵ ». L'enfant est formaté par le discours de l'Autre,

* [↑](#) Conférence à Reims le 22 novembre 2025.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 68.

2. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 12 février 1974 : « La femme n'existe pas, la femme n'est pas toute. »

3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 68. Et J. Lacan, *Les non-dupes errent, op. cit.*, fin de la leçon du 14 mai 1974 : « Il n'y a pas de "La femme", il n'y en a qu'une par une. »

4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 40.

5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 198.

représenté par les autres qui lui parlent. Garçon et fille sont pris dans un réseau de signifiants qui organise et conditionne leur rapport à la sexualité, leur identification de genre dirait-on maintenant.

Or le parlêtre femme rencontre de front, jusqu'à pouvoir à l'occasion l'expérimenter dans son corps – Colette Soler donne les exemples de la gestation et de l'accouchement dans son livre *Ce que Lacan disait des femmes*⁶ –, le manque de signifiants dans l'Autre, en termes freudiens le manque de représentants de la représentation, autrement dit le réel, le trou dans le symbolique. Et il n'y a qu'à constater la perplexité de certaines adolescentes au moment de l'arrivée des règles, de certaines parturientes devant leur grossesse, oscillant de dénis à fantasmes de dévoration par une sorte d'alien, pour se convaincre des effets de la faille.

Cette absence réelle de « mots pour le dire », comme titrait Marie Cardinal dans son livre témoignage, peut faire actualisation pour la fille du deuxième temps du trauma, un rappel où le discours fait faillite, où elle ne peut s'adresser qu'à sa mère, qui ne peut rien transmettre hormis de l'information factuelle. Le réel est indicible. Pas de mode d'emploi, chacune doit s'inventer. Le manque, la faille ouverte par la castration, est réveillé par cette nouvelle expérience : rien à attendre pour un savoir prêt à porter, il n'y a que du manque. Cette rencontre de l'impossible féminin peut se présenter comme le deuxième temps du trauma initial, celui de la découverte des limites.

Notons que les demandes de changement de genre concernent de plus en plus de jeunes filles : 75 %⁷. Pourquoi tant de filles entrant dans la puberté voudraient être des garçons ? C'est semble-t-il pour d'autres raisons que pour obtenir cet organe qu'elles enviaient lorsqu'elles étaient fillettes et découvraient la différence des sexes. Plutôt parce que être une femme reste une construction solitaire, sans modèle universel transmissible sinon de contraintes.

Comment dialectiser ce qui n'a pas de mot pour désigner, décrire, transmettre ? Pour Freud cela reste un mystère, le continent noir, l'inconnu que serait un désir de femme. Ce continent noir nomme sans plus de mots une figure spécifique de la castration, féminine. Quant à la relation mère-fille⁸, elle est toujours selon Freud la préhistoire de l'histoire subjective, il

6. ↑ C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2003, p. 280 en particulier.

7. ↑ Voir <https://segm.org/>.

8. ↑ S. Freud, « Sur la sexualité féminine », (1931), dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 139 et 140.

faudrait en déchiffrer les restes, conseille-t-il, car « il y a une phase de lien exclusif à la mère, intense et passionné » qui peut durer longtemps. Dans ses deux textes princeps sur la sexualité féminine, tardifs, « La féminité » et « Sur la sexualité féminine », Freud s'interroge sur les motifs de ce qu'il perçoit comme hostilité des filles à l'égard de leur mère. Il fait l'hypothèse d'un attachement précœdipien persistant et il explique la persistance, la fixation du lien mère-fille, dans la logique œdipienne. L'amour se transformerait en reproche adressé à la mère de l'avoir faite fille, privée du pénis, que Freud n'a pas vraiment détaché de l'organe pour en faire, comme le fera Lacan, le signifiant virtuel, toujours manquant, de puissance. Pour Freud donc, la fille reproche à sa mère la castration, et cela entraîne une relation marquée d'une revendication phallique frustrée et qui n'aura pas de fin.

De mère à fille, un barrage ou un ravage ?

Lacan a évoqué ce terme fort de ravage, qui évoque dévastation, destruction, à plusieurs reprises après la première référence à l'effet initial du signifiant (les ravages exercés par le signifiant). Il l'a utilisé à propos du mensonge de la conduite des parents qui est un ravage pour leur enfant ⁹, à propos d'un homme qui peut être un ravage pour une femme ¹⁰, dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* ¹¹ pour qualifier les effets ravageants du capitalisme, et enfin, et c'est celui-là qui intéresse ici, l'effet ravage dans la relation mère-fille : « Le ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de substance que de son père ¹² [...]. »

Ce ravage singulier, mais aussi aléatoire ou contingent que ces autres puisque Lacan précise « pour la plupart », donc pas universel, en quoi peut-il faire écho au trauma de la perte inaugurale qui affecte tout sujet, en tout cas sur le versant de la névrose ? Peut-il constituer le deuxième temps du trauma initial, rappel de la castration qui a pour effet de se découvrir limité et, à l'horizon, mortel ?

Cette rencontre de la castration, du manque fondamental, est chargée d'un poids supplémentaire chez les filles du fait – on pourrait dire banalement – d'un manque de perspectives sur l'être femme. Freud le remarquait déjà, il proposait trois destins à la fillette : renoncer, être un homme, faire

9. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 579.

10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 101. C'est particulièrement illustré par les féminicides.

11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 123.

12. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 465.

un enfant garçon. Aucune piste vers le féminin, qui se réduit pour lui à devenir mère, voie royale reconnue, et récupérer le phallus en le projetant sur son fils.

Lacan, lui, à ce mystère du féminin, répond par le « pas-tout ». En particulier, à partir des années 1970, il définit deux inscriptions différentes dans la fonction phallique, correspondant à deux positions différentes quant à la jouissance. La position féminine est le lieu d'une jouissance non complémentaire mais supplémentaire, pas-toute encadrée par la fonction phallique mais cependant participant d'une libido unique.

Freud déjà avait posé ce principe d'une libido unique, soit de l'énergie pulsionnelle qui alimente les désirs, pour les deux sexes. Pas de libido 2 qui serait spécifiquement féminine, qui ferait identification unifiante, comme le revendiquait un groupe de tendance essentialiste du MLF (*Psychanalyse et politique*). Il se peut qu'avec le « pas-tout » Lacan réponde en le développant différemment à cette revendication féministe dont il entendait parler sur son divan. Sur ce point, essentiel, il se démarque de Freud qui promettait comme avenir aux fillettes l'identification masculine, le renoncement à tout désir, ou la maternité d'un fils avec un peu de chance (une sur deux !) qui viendrait offrir par procuration le phallus tant attendu.

Le pas-tout est issu du lien persistant d'une femme à l'Autre du signifiant, autrement dit au langage porté, supporté, par les premiers êtres parlants que le bébé entend. Le pas-tout, certes, est issu de ce lien, mais non à l'autre maternel, ce qui ferait de l'homosexualité la position native de la femme (ce qu'affirmait le groupe *Psychanalyse et politique*), mais à l'Autre du signifiant, autrement dit du langage. En effet, le parlêtre femme rencontre de front le manque de signifiants, autrement dit rencontre le réel du trou dans le symbolique.

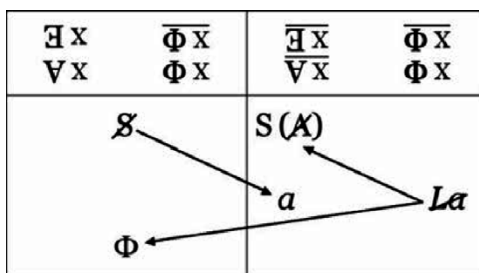
Cependant, ce « pas-tout » soustractif, hors signification phallique, signale qu'une part reste fonction de la signification phallique qui permet le lien social. Il permet aussi que l'enfant soit investi comme objet plus ou moins de valeur, car hors de cette référence il court le risque de rester, dans une relation dominée par l'imaginaire, un objet, une chose, un double, voire un rival. Et il faut remarquer que « ne pas drainer tout ce qui se manifeste de pulsionnel chez une femme ¹³ » veut dire qu'il y a un lien persistant à l'universel de la castration, à la fonction du manque donc, au phallus, faute de quoi la question de la structure se pose : dénier le manque dans

13. [↑](#) J. Lacan, « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, op. cit., p. 730.

la perversion, l'ignorer dans la psychose. Ce qui a évidemment des conséquences sur le lien à l'enfant.

« Pas tout dans » ne signifie pas non plus que la jouissance des femmes soit moins, ou plus comme le croyait Tirésias. Elle est à côté, supplémentaire, jouissance d'organe mais pas seulement. Elle est singulière, déborde du registre phallique. Intransmissible donc, Freud l'avait remarqué lorsqu'il demandait aux psychanalystes femmes d'en dire un peu sur les affaires du sexe, sans mesurer alors que ça leur était impossible. Elle est étrange, voire étrangère, même à la femme qui l'expérimente dans son corps, d'où l'angoisse pas si rare du *post coïtum*. Une jouissance énigmatique.

Ce « continent noir » comme Freud nommait la sexualité féminine, Lacan va donc le formaliser dans des formules dites de la sexuaton ¹⁴ qui tentent d'écrire les différentes options d'identification sexuée possible.



Une correspond à ce que nous appelons homme, à gauche, la première ligne écrivant l'exception (un dire non à la fonction phallique, position imaginaire du père de la horde primitive chez Freud, qui devient le lointain ancêtre du *pater familias*), celui qui est toujours une exception aux yeux de son enfant petit, qui permet, selon la logique des ensembles, qu'un ensemble, celui des hommes tous pris dans la fonction phallique, existe. Mais se prendre pour l'exception, qui n'existe que fantasmatiquement, est dangereux, par exemple Don Juan terrassé par son fantasme. Ce moins un permet de créer un ensemble.

Une, en bas à droite, où apparaît le pas-tout, correspond à ce que nous appelons femme. De ce côté, pas d'exception qui permette de fonder un ensemble. Elles se comptent une par une.

Le rapport à la jouissance se révèle aussi partagé, tout phallique côté masculin (où n'importe quel sexe anatomique peut se loger), pas tout phallique côté féminin, où existe une jouissance autre que celle de l'organe. « Ce n'est pas parce qu'elle est pas-toute dans la fonction phallique qu'elle y est

14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 73.

pas du tout. Elle y est pas pas du tout. Elle y est à plein. Mais il y a quelque chose en plus ¹⁵. » Il y a des témoignages de la jouissance supplémentaire du pas tout phallique en particulier chez les mystiques, hommes comme femmes. Il n'y a qu'à regarder la statue de sainte Thérèse réalisée par Le Bernin pour y reconnaître une jouissance autiste et réelle en même temps.

Conséquence : il y a dans le lien d'une fille à sa mère un quelque chose qui n'est pas résorbé par la fonction phallique, fonction qui commande la place que l'enfant prend pour sa mère.

Serait-ce donc ce lieu du pas-tout, *pas tout x phi de x*, qui se révélerait, parfois, ravage ? Lacan l'a repéré dès « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine » en 1958, quand il se demande si la médiation phallique draine tout le pulsionnel chez la femme, notamment dans ce qu'il appelle « l'instinct maternel », à entendre comme ce qui se passe pour une femme dans l'enfantement ¹⁶. C'est dire que bien avant d'avoir formalisé la question, il avait l'intuition que quelque chose du désir des femmes n'entrait pas entièrement dans la logique phallique.

Ce serait l'impossibilité d'une transmission de cette jouissance si personnelle, unique, qui ferait ravage ¹⁷, de structure dit Lacan, du fait de la singularité de la position féminine, divisée entre être et semblant, passagère clandestine dans un monde orienté par la référence phallique. La fille espère, attend de sa mère un savoir sur la féminité que celle-ci ne peut lui donner, ayant dû elle-même « s'inventer » femme. Pas possible de dire la jouissance éprouvée, trop singulière, pas de savoir transmissible d'un bon usage du féminin.

Ce que les filles reprochent à leur mère, ce n'est pas de ne pas les avoir faites garçons, comme Freud le pensait, mais de ne pas transmettre un savoir sur l'être femme, sur les modes de la féminité. Jusqu'à penser que les mères le gardent pour elles, mère tantôt trop séductrice, la seule à être belle dans le miroir, ou à l'inverse trop ravalée, ignorante coupable (effacée) ou trop revendicatrice (« masculine »), etc. Les motifs de reproche ne manquent pas.

La petite fille qui met ses pieds dans les souliers de sa mère ne le fait pas seulement pour jouer. Elle essaie de s'emparer par le biais de l'objet d'un signe socialisé du féminin. Faute de mode d'emploi, la fillette s'approprie

15. [↑](#) *Ibid.*

16. [↑](#) J. Lacan, « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », art. cit., p. 727-730.

17. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », art. cit. : « Le ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère » (p. 465).

les insignes de la féminité. De même, la valse des relations entre filles, avec leur complexité, pourrait aussi être une façon de rechercher des critères. Mais là aussi l'on voit qu'ils manquent et tournent comme dans un manège : celle qui était la plus jolie devient la plus fière, la meilleure amie parle trop avec une autre, l'autre qui est toujours habillée en dimanche est ridicule, jusqu'au jour où elle propose un échange, etc.

Chacune doit inventer son être femme. La mascarade, qui consiste à faire une représentation de ce qui serait La femme, à faire semblant de l'être, ce personnage que l'on peut dire fictif, est une performance sans cesse renouvelée. Mais derrière le masque il n'y a... rien.

Le ravage mère-fille, un trauma bénéfique ?

Ledit ravage mère-fille « ordinaire » est d'une autre nature que ce que j'appelle le ravalement, l'emprise négative qu'exerce une mère sur sa fille. Il s'agit d'un registre pathologique et il faut faire la différence avec ledit « ravage », où n'existe aucune hostilité réelle, au plus envie et jalousie.

Et si devoir s'inventer femme était une chance ? Si devenir une femme était aussi une liberté de choix, une création originale dont ladite mascarade féminine n'est qu'une figure reconnue, plus ou moins collective, la possibilité de s'inventer ? Ne pas avoir transmis les arcanes supposés de la féminité laisse place à une possibilité d'autodétermination côté fille.

Une mère pas-toute laisse de l'espace. Certes elle peut être insatisfaisante, trop ou pas assez, mais elle ne phagocyte pas son enfant. Sa fille peut être dans la jalousie, la frustration, la rivalité, l'envie... Mais cette faute de structure la protège d'une aliénation plus destructrice.

Alors, qu'est-ce qui fait que la relation mère-fille est un ravage pour la plupart, dit Lacan, ce qui laisse entendre que ce n'est pas pour toutes ? J'évoquerai là la responsabilité du sujet. Si le désir vient originellement de l'Autre qui donne les mots pour dire, les signifiants fondamentaux, la responsabilité du sujet, bien que déterminée, est de construire son propre désir. C'est ainsi je crois que l'on peut comprendre la remarque de Lacan à la fin du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, lors de la séance du 29 juin 1960 : « La seule chose dont on puisse être coupable est d'avoir cédé sur son désir », désir qui reste alors indexé à la demande de l'Autre. Le désir du sujet s'articule certes à partir du désir de l'Autre, mais il est possible de s'en dégager. De ce fait, la question pour le sujet est d'identifier ce que de son désir il ne veut pas, de dégager ce qui de son désir reste aliéné à l'Autre. Dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », Lacan précise : « C'est comme ce qu'il a été pour l'Autre dans son érection de vivant [...] que le

sujet est appelé à renaître pour savoir s'il veut ce qu'il désire ¹⁸. » Pour la fille, il s'agirait de ne pas rester « collée » aux idéaux maternels, à ses modes de représentation, à son « usage » des relations, etc.

Cette capacité à se détacher d'un modèle qui n'en est pas un car il est intransmissible, qui l'a menée là où elle est femme, dépend pour partie d'un « capital narcissique initial suffisant ¹⁹ », qui permettrait au sujet fille une plus grande liberté quant à ses autodéterminations. C'est peut-être ce que ratent « la plupart » des filles engluées dans le ravage d'une relation amour/haine/rivalité avec leur mère. Mais... pas toutes...

18. [↑](#) J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits, op. cit.*, p. 682.

19. [↑](#) J.-F. Chiantaretto, « Le témoin interne », dans *Témoignage et trauma*, Paris, Dunod, 2004.